

# Meurtre aux Impôts.

## Les enquêtes du Capitaine Blondin (5)

Chapitre I : La rencontre

Chapitre II : Soupçons

Chapitre III : Racket sur deux roues

Chapitre IV : Le motard en colère

Chapitre V : Retour d'ascenseur.

Epilogue :

# Chapitre I : La rencontre.

Le Capitaine Lucas Blondin, jeune chef de la Brigade de Sûreté Urbaine du Commissariat de Police de Moulins, avait été puni pour avoir flirté avec les limites de la déontologie, tout au moins était-ce la version de l'Inspection Générale de la Police Nationale. L'enquête pénale conjointe avait abouti à un classement faute de preuves, mais l'enquête administrative, menée uniquement à charge comme à l'habitude dans ce genre de cas, avait conclu à un manquement déontologique sérieux, qui avait conduit Blondin devant le conseil de discipline, le fameux « tapis vert », hantise de tous les fonctionnaires de police accusés d'une faute grave.

La sous-directrice d'une maison de retraite d'Yzeure avait agrémenté le gâteau d'une richissime résidente, revenue récemment d'un exil australien, d'un peu de cyanure de potassium. La résidente n'était pas morte, car elle n'avait pas touché au gâteau. En revanche son assistante de vie avait péché par gourmandise et en était décédée illico. Blondin était venu sur place pour l'enquête, avait rencontré la charmante sous-directrice, l'avait séduite et avait passé la nuit avec elle. Par la suite l'enquête démontrait que la nouvelle conquête de Blondin avait un mobile pour assassiner sa résidente, si bien qu'elle était passée du statut de témoin, presque victime en tant qu'employeur de l'assistante de vie, à fortement suspecte. L'intervention policière avait été trop tardive pour empêcher la meurtrière de tuer d'un coup de pistolet sa cible initiale, puis de prendre la fuite, poursuivie par Blondin et son collègue le Brigadier-Chef Gripollini.

Après une course poursuite en voiture, puis à pied jusqu'à Bressolles via le chemin des castors, aux abords du Château de Lys, Blondin avait été surpris et menacé par sa proie. Il avait été contraint de lâcher son arme de service et de laisser partir la fugitive, qui avait emporté le pistolet réglementaire du Capitaine. Arrêtée plus loin par un barrage de Gendarmerie, la meurtrière avait tué un Gendarme avec l'arme de service de Blondin. Ce fait, qualifié de négligence coupable par des autorités qui ne s'étaient jamais trouvées du mauvais côté d'un pistolet, ajouté à la liaison amoureuse préalable de Blondin avec la criminelle, qui ne savait pas à l'époque que c'en était une, et la disparition d'une mallette contenant les documents permettant de récupérer la fortune de la vieille dame assassinée, avait envoyé Blondin devant le conseil de discipline, qui l'avait condamné à une peine de six mois de suspension sans solde.

Financièrement en difficulté, désœuvré et humilié devant ses collègues, révolté par l'injustice manifeste dont il était victime, Blondin avait eu le temps de

refaire le trajet de la course poursuite à pied sur le chemin des castors le long de la rivière Allier et de découvrir la cachette de la mallette, dissimulée derrière la statue de la Vierge de l'oratoire de Bressolles. Il avait alors décidé de conserver le contenu de la mallette pour lui, puisque cette fortune avait été le fruit de la spoliation d'une famille juive pendant l'occupation allemande et que la restituer aux autorités équivalait à la rendre à une famille qui ne la méritait aucunement.

Blondin avait alors considéré le contenu de la mallette comme une compensation providentielle pour l'injustice dont il était victime. Il partagea néanmoins anonymement le produit de sa découverte par moitié avec des œuvres de bienfaisance, des associations caritatives et l'Orphelinat de la Police et conserva le reste pour lui. La vieille femme avait réalisé environ la moitié de sa fortune dans le contenu de la mallette et le Capitaine suspendu, ayant effectué les différentes démarches en Suisse pour échanger les bons au porteur contre des espèces, le contenu en or et bijoux de deux coffres à Zürich contre des billets en euros, avait récupéré un peu plus de deux cents millions d'euros. Après de grosses donations et une distribution forcenée aux bonnes œuvres, il en avait gardé pour lui environ la moitié, soit une centaine de millions, ce qui lui assurait une compensation raisonnable pour les souffrances injustifiées qu'il endurait.

Le fait que sa nouvelle fortune soit nette d'impôt le vengeait de cet Etat Français qui n'avait pas reconnu ses mérites, car il avait risqué sa vie pour faire son travail et n'avait eu pour toute récompense qu'une sanction injustifiée. Cette compensation avait équilibré dans son esprit la rancune qu'il aurait pu conserver envers l'administration française et c'est l'esprit apaisé qu'il décida de profiter des quatre derniers mois de suspension pour voyager un peu, profiter du soleil des îles avant de reprendre le collier pour exercer ce métier qu'il aimait tant. La tentation de la démission l'avait effleuré, mais il adorait ce qu'il faisait d'une part et il ne se voyait pas du tout dans la peau d'un riche oisif d'autre part.

Le gros paquet de billets de cent euros qu'il possédait désormais, un million de billets quand même, était un souci perpétuel, car il l'avait caché momentanément dans sa cave, mais il avait peur d'être volé, rattrapé par le syndrome d'Harpagon, lui qui n'accordait pas beaucoup d'importance à l'argent avant de devenir riche. Il acheta un tube plastique dans un magasin de bricolage, le plus gros qu'il put trouver, mesurant un mètre de diamètre, aux parois très épaisses et destiné aux chantiers d'évacuation des égouts. Il creusa au fond de son jardin, qui n'était pas visible de la rue heureusement, une fosse de un mètre de profondeur. Il y rangea le tube, qu'il avait acheté d'un mètre de longueur et qui pouvait contenir sept cent quatre-vingt-cinq litres et le remplit de liasses de billets.

Il possédait plus d'un millier de grosses liasses de mille billets et put presque tout ranger dans le tuyau, gardant ce qui dépassait le millier pour un usage immédiat. Il plaça un bouchon étanche de plastique à chaque extrémité du tuyau et coula du béton de chaque côté dans le trou, versant plusieurs brouettes de béton frais, agrémenté de barres de ferraille pour armer le béton. Il hésita à recouvrir entièrement le tuyau de béton, puisque cette construction était destinée à ne plus bouger pendant des années, mais il pensa que cela suffisait et une partie du tuyau émergeait du béton.

Il reboucha alors le trou avec un mélange de la terre d'origine et de terreau et il y planta deux cerisiers. Pour faire bonne mesure, il planta également plusieurs rosiers à cet endroit et arrosa abondamment. Après ce labeur, qui l'avait occupé deux jours durant, il savait qu'il avait bien camouflé son trésor, qu'il souhaitait ne plus mettre au jour avant sa retraite, date à laquelle il pourrait dépenser sans risquer les soupçons de l'Inspection Générale de la Police Nationale, qui l'avait interrogé longuement sur la possibilité qu'il ait conservé par devers lui la mallette au trésor. Au moment de son interrogatoire, il n'avait pas encore retrouvé la mallette et il avait donc répondu avec sincérité, ce qui n'avait pas empêché sa condamnation injuste et paradoxalement la disparition de ses derniers scrupules.

Il ne voulait pas non plus vivre dans la misère en attendant sa reprise d'activité, d'autant plus qu'il n'avait aucune économie devant lui et que le crédit immobilier de sa maison n'attendrait pas encore quatre mois. Son compte bancaire était déjà dans le rouge, le séjour à Zürich qu'il avait effectué pour les démarches de réalisation du magot avait asséché le peu qu'il avait d'avance et il était désormais sous la jauge d'alerte. Il pouvait vivre en payant ses courses et dépenses diverses en espèces, mais les échéances du crédit et les prélèvements courants devaient provenir de son compte bancaire.

Il compta le surplus des cent millions qu'il avait placés dans la terre et il arriva à la somme de treize millions sept cent mille euros et des poussières, qu'il avait donc à sa disposition pendant les quatre mois de suspension et après. Il sourit en pensant que ce qu'il qualifiait aujourd'hui de poussières représentait plus que son traitement annuel. Mais il ne pouvait pas simplement verser une grosse somme sur son compte, car il était certain que l'Inspection Générale de la Police Nationale allait un jour ou l'autre vérifier ses comptes et s'assurer qu'il ne les avait pas mené en bateau en prétendant ignorer où se trouvait la mallette au trésor.

Une plainte avait été déposée pour vol par l'héritière de Monique Malgrasse, la vieille résidente assassinée à la maison de retraite. Elle avait placé la moitié de ses avoirs en Suisse pour échapper au fisc français, le reste de sa fortune étant représentée par des biens immobiliers en Amérique du Nord et en Australie. Cette moitié de sa fortune irait à Sylvie Malgrasse, son héritière désignée par testament

selon le droit australien et cela représentait encore plus de deux cent vingt millions d'euros, Blondin ne pouvait donc pas se reprocher d'avoir mis une famille dans la misère, d'autant plus que cet héritage avait une origine maudite, un vol commis pendant l'occupation par feu le mari de feu Monique Malgrasse, cette dénomination étant désormais particulièrement d'actualité puisque tous les deux devaient griller en enfer.

Il lui fallait donc trouver un moyen discret de renflouer son compte bancaire, avant même de partir en vacances profiter de sa période d'inactivité forcée. Il devait étudier les méthodes de blanchiment d'argent, domaine qu'il connaissait mal, ce genre de délits étant peu commis sur le ressort de la circonscription de Moulins et quand c'était le cas, l'affaire était aussitôt dévolue à la section financière de la Police Judiciaire de Clermont-Ferrand et le Commissariat de Moulins était dessaisi par le Procureur de la République.

Il pensa aux deux casinos du secteur, situés à Bourbon l'Archambault et à Bourbon Lancy, qui lui permettraient de blanchir un peu d'argent, mais ce n'était qu'une solution « petits bras » qui ne concernerait au plus que quelques milliers d'euros, il pouvait trouver mieux. Il pouvait aussi acheter des centaines de tickets à gratter de la Française des Jeux, mais ce moyen restait très aléatoire, car rien ne garantissait qu'il récupérerait sa mise. Le taux de restitution devait avoisiner les soixante pour cent, ce qui représentait quand même une perte moyenne de quarante pour cent et il fallait s'user les doigts à gratter des centaines de tickets. Tous les systèmes utilisant les jeux, comme le loto, l'Euromillions, le tiercé ou autre, étaient pertinents pour blanchir des petites sommes, mais pour des millions d'euros c'était notoirement insuffisant.

La loi interdisait le règlement en espèces des achats au-dessus de mille euros, ce qui limitait fortement les possibilités de commercer en liquide, c'était d'ailleurs le but recherché par ces dispositions légales. Blondin réfléchit et décida qu'il devait soit acheter en espèces et revendre avec peu de perte des choses très chères, soit acheter en espèces et revendre avec peu de perte une grande quantité de petites choses pas chères. Les achats très onéreux ont tendance à perdre une grande partie de leur valeur en cas de revente rapide, sauf pour des personnes très aguerries dans ce domaine et dont c'est le métier. Le Capitaine n'était pas un commerçant dans l'âme et il le savait, il était donc hasardeux de se lancer dans ce genre d'opérations sans un minimum de connaissances du sujet. De plus les choses très chères qu'on pouvait acheter en payant en espèces étaient soit illicites, soit du domaine de l'art et dans les deux domaines il fallait être un connaisseur pour ne pas se faire rouler dans la farine.

Blondin avait de bonnes connaissances dans le domaine des stupéfiants, mais il ne voulait pas toucher à ce marché, il détestait les dealers et n'aurait pas pu

s'empêcher de détruire la drogue qu'il aurait achetée. Et de toutes façons, si acheter des produits stupéfiants en espèces était la règle, la revente se passait de la même façon, ces transactions n'avaient donc aucun intérêt. Il n'y connaissait rien en art et se serait fait dépouiller par les escrocs renommés que le milieu nourrit, il n'essaya même pas. Il pensa aussi à acheter une grosse voiture de luxe à l'étranger, payée en espèces en Russie par exemple, puis la rapatrier en France et la revendre. Mais l'opération était compliquée, entre l'autorisation d'importation et l'obtention d'une carte grise, qui était un véritable parcours du combattant depuis quelques années, le jeu n'en valait d'autant pas la chandelle qu'une voiture, même de luxe, se vend souvent moins chère qu'elle n'a coûté, à l'exception des modèles de collection, mais là aussi il faut s'y connaître. Blondin était expert en enquêtes policières et en plants de tomates, c'était un peu juste pour blanchir des grosses sommes d'argent.

Il n'avait donc pas de solution suffisamment pratique et il se contenta, dans un premier temps et pour parer au plus pressé, de passer toute une nuit au casino de Bourbon Lancy. Il passa dans les machines à sous environ dix mille euros, misant par tranches de cinq cents euros et attendant les changements de caissière pour y retourner. Les machines lui rendirent presque sept mille euros et il s'arrêta là, fourbu et las d'appuyer sur le bouton déclenchant la rotation des rouleaux. La caissière lui régla ses gains par chèque, comme il était annoncé par une affichette à la caisse, car il dépassait le montant payable en espèces. Il avait blanchi sept mille euros pour un coût de dix mille, cela représentait une perte de trente pour cent, ce qui était un peu trop à son goût. De plus ce genre de soirée ne pouvait pas être répété trop souvent et était fatigant, il fallait trouver autre chose.

En attendant, il avait largement assez pour remplir son compte et tenir le mois. Son déficit bancaire atteignait deux mille euros, ce qui lui en laissait cinq mille pour le mois à venir, il pouvait donc aller se changer les idées au soleil du Portugal, comme il en avait fait le projet. Son budget ne serait bien évidemment pas de cinq mille euros, mais de beaucoup moins, car il ne paierait que le billet d'avion avec sa carte bancaire. Sur place, il se doutait que les règles françaises ne s'appliqueraient plus et qu'il pourrait tout payer en billets de cent euros, il comptait en emmener une bonne liasse de cent, histoire de ne pas se priver. Avec un budget sur place de dix mille euros, il pourrait dépenser sans faire attention. Il n'avait pas l'intention de jouer au nabab, mais il ne voulait pas non plus avoir besoin de calculer et s'il avait envie de prendre un taxi pour rejoindre son hôtel, il pourrait ne pas mégoter.

Sa principale envie était de se changer les idées et d'aller au soleil, si bien que le Portugal lui semblait idéal. C'était assez loin sans quitter l'Europe, car il n'avait pas de passeport et ne voulait pas en demander un, puisque cela aurait forcément attiré l'attention des nervis de l'Inspection Générale. Les plages, les belles filles, les cocktails et les boîtes de nuit alterneraient alors avec les sorties culturelles, musées,

monuments et galeries de peinture. Il comptait aussi goûter à Porto quelques flacons locaux et en expédier quelques uns direction Besson, histoire de prolonger les vacances quand il serait rentré dans la grisaille Bourbonnaise.

Il hésita à descendre en voiture tout seul, ce qui serait intéressant, mais aussi fatigant et c'était un voyage de plusieurs jours pour lui qui n'était d'ordinaire pas un fou du volant. Il lui semblait préférable d'aller sur place en avion, puis de se déplacer en taxi, c'était une solution onéreuse, mais très pratique et après tout il avait maintenant les moyens.

Il partit donc avec un bagage à main minimum, un peu à l'aventure puisqu'il n'avait même pas prévu sa date de retour. Il passa un séjour magnifique, visita d'abord Lisbonne, puis monta au nord du pays et fit un séjour alcoolisé à Porto, passa ensuite à Braga et Bragança pour l'aspect historique et redescendit à Faro, pour aller le plus au sud et revoir la mer. Les deux semaines qu'il s'était accordées étaient alors écoulées et il repartit prendre son avion à Lisbonne, ayant presque entièrement dépensé son pécule, il faut dire qu'il ne s'était pas privé, y compris lors de quelques rencontres féminines aventureuses qui lui avaient permis de prétendre avoir goûté vraiment toutes les spécialités locales, aussi bien gastronomiques qu'ethnologiques.

La morue portugaise était réputée et après cette escapade, Blondin ne critiqua plus jamais les spécialités lusitaniennes, tant il avait été séduit par la fougue et le caractère impétueux de ses rencontres féminines, dont il avait profité sans scrupule, dépensant sans compter en espèces et offrant cadeaux et bouteilles de champagne à celles qui lui ouvraient leurs bras, leur table et parfois leurs cuisses. En mytiliculture, la production portugaise est d'excellente qualité et le jeune homme en goûta toutes les spécialités, engrangeant des souvenirs fabuleux qui le raviraient tout le reste de sa vie.

Le retour à Orly, puis Moulins en train, fut un peu morose, mais il savait qu'il ne pouvait pas vivre comme ça toute l'année, même s'il en avait maintenant les moyens. Les vacances c'est bien quand ça change du travail, quand c'est un mode de vie, c'est déjà moins drôle, tout au moins c'est ce qu'il pensait à ce moment-là. Il rangea ses petites affaires une journée, dormit une journée pour récupérer de la fatigue du voyage, alla remettre en état son jardin toute une journée, puis pensa à aller chercher son courrier dans sa boîte aux lettres. Il n'attendait pas spécialement de courrier, aussi fut il surpris de la présence d'une lettre émanant de l'administration fiscale, qui le convoquait le lendemain au centre des impôts d'Yzeure.

Un certain Antonio Volture, Inspecteur des Impôts de son état, l'attendait le lendemain pour une « affaire le concernant ». Il essaya de téléphoner pour en savoir plus, mais la fonctionnaire revêche du standard se contenta de lui répondre qu'elle ne

savait rien, que ce n'était pas son travail de renseigner les gens et qu'il n'avait qu'à venir au rendez-vous pour apprendre de quoi il s'agissait. Il pensa aux multiples réclamations que recevait fréquemment le Commissariat sur le manque de considération et de politesse dont les agents d'accueil faisaient soit-disant preuve envers le public, alors qu'il les savait largement plus aimables que le dragon qu'il avait eu au bout du fil et il comprit que l'administration fiscale, à laquelle il n'avait jamais été confronté directement, était redoutable.

Il se rendit donc le lendemain au centre des finances publiques, un peu inquiet comme tout le monde l'est toujours dès qu'il a affaire avec ces fonctionnaires rapaces si bien décrits par le trio de comiques « les inconnus » dans le clip « les rapetous » où les chanteurs s'étaient grimés en vampires suceurs de « flouze », suçant l'argent des contribuables comme de modernes Dracula sans aucune pitié, sauf pour les résidents monégasques. Il s'y rendit à bord de sa vieille voiture, bénissant l'hésitation qu'il avait eue en songeant à s'acheter une belle voiture neuve et préférant d'abord effectuer son voyage au Portugal. S'il s'était offert la petite sportive de ses rêves ou une belle berline anglaise confortable, mais sportive, Jaguar ou Aston Martin, il aurait attiré inutilement l'attention sur sa situation patrimoniale, ce qui était toujours à éviter en présence des vautours de l'administration fiscale.

Il avait hésité, mais savait que cette belle voiture neuve ne pourrait pas être utilisée pour aller au boulot quand il reprendrait ses fonctions à l'issue de sa suspension, sauf à déclencher les rumeurs les plus folles, qui parviendraient tôt ou tard aux larges oreilles des nervis de l'Inspection Générale. Il valait mieux faire profil bas, même actuellement, avant d'avoir repris le collier, car il est plus facile de rester au même niveau de vie que de vivre dans le luxe, puis de redescendre son niveau. Il avait donc gardé sa vieille bagnole, qui roulait très bien et qui lui suffisait jusque là largement pour remplir ses faibles exigences en la matière. Il se gara à côté d'une magnifique motocyclette toute neuve, une Triumph 1700 Thunderbird Storm noire, qui lui fit penser aussitôt à son copain Nanard le motard, un retraité avec qui il avait sympathisé et qui aimait bien cette marque anglaise.

Quand il avait rencontré ce paisible électricien retraité de Tronget, demeurant dans une très vieille bâtisse Bourbonnaise cachée dans un vallon perdu, il poursuivait la piste du trésor des templiers, que le meurtrier d'une employée du musée de Souvigny croyait caché à proximité de la maison de Nanard le Motard. Ils avaient tous les deux essayé de résoudre l'énigme, mais en vain. Nanard avait été ennuyé par des voyous Dijonnais, alliés du meurtrier que Blondin avait arrêté, mais il avait pu les persuader, avec un peu de violence bien dosée et quelques amis sur deux roues, de lâcher prise et de le laisser en paix. Par la suite Blondin avait soupçonné que le trésor des templiers n'était pas un mythe, et que Nanard en avait récupéré une partie pour son usage personnel.



Il songea d'ailleurs que ce vieil amateur de motocyclettes britanniques avait bien mérité un dernier petit bonheur dans sa vie, car il avait bien accueilli Blondin chez lui et ils avaient vraiment sympathisé, aussi est-ce qu'il envisagea aussitôt de faire un peu profiter le vieux Trongetois de sa fortune nouvelle en lui achetant en cadeau une moto Triumph comme celle qui était garée devant le centre des impôts. La couleur noire avait la préférence des deux hommes et le Capitaine songea que s'il devait offrir un deux-roues motorisé au retraité, ce modèle aurait peut-être sa préférence. Mais il devait déjà penser à honorer son rendez-vous avant de penser à son vieux copain et il monta les marches du hall pour aller voir ce que lui voulaient les rapaces du bâtiment.

L'hôtesse d'accueil, ne dérogeant pas à la tradition qui voulait qu'on soit très mal reçu aux impôts, lui demanda d'un ton rêche, parfaitement cordonné avec son physique presque plus affligeant que repoussant, ce qu'il voulait et il lui confia sa convocation. Blondin se vit alors dirigé vers une salle d'attente, Antonio Volture étant déjà en rendez-vous et n'avait pas encore terminé avec son précédent convoqué. Moins de cinq minutes après, ledit convoqué sortit du bureau, parlant d'un ton vif au fonctionnaire et lui disant :

—« Je n'en ai rien à faire ! J'ai bien le droit d'avoir des économies ! Pourquoi vous m'ennuyez moi au lieu d'aller demander aux gens du voyage comment ils ont payé leurs caravanes toutes neuves ? J'ai travaillé toute ma vie et quand je veux un peu profiter de mes sous, je me fais questionner comme un voleur, quelle honte ! »

L'homme en colère se retourna pour partir et Blondin eut alors la confirmation de ce qu'il avait compris en entendant les vociférations du bonhomme : c'était son copain Nanard qui râlait ainsi après son persécuteur fiscal. Nanard le vit assis en salle d'attente et fronça les sourcils, lui demandant d'un ton abrupt :«

—Toi aussi tu veux me faire chier gamin ? Il ne manque plus que les flics maintenant !

—Non Nanard, je ne suis pas là à titre professionnel, je suis convoqué aussi.

—Ah ! Okay ! Je t'attends sur le parking.

—Okay. »

Ces deux-là n'avaient pas besoin de grands discours pour se comprendre et encore moins pour s'apprécier. Lucas Blondin vit le motard partir vers la sortie et il comprit instantanément que la Triumph noire garée sur le parking était à lui. Il devait avoir revendu la Triumph Rocket III qu'il lui connaissait le pauvre vieux, c'était une machine pour les hommes jeunes, pas les retraités, c'était bien triste mais Blondin comprenait et il compatissait à la peine que Nanard devait avoir éprouvé en se

séparant de sa magnifique machine, le plus puissant modèle qu'il ait jamais possédé. Puis il pensa à sa propre envie d'achat d'une nouvelle voiture et il se demanda soudainement si Nanard n'avait pas en fait acheté cette nouvelle moto sans avoir vendu l'ancienne, après tout il en avait probablement maintenant les moyens, ce qui avait par contre attiré l'attention de l'administration fiscale, d'où sa présence en ces lieux. Cela méritait réflexion, mais le vautour du Ministère de l'Economie et des Finances lui faisait signe d'entrer dans le bureau et Blondin pensa qu'il devait se concentrer sur sa propre situation avant de penser à son copain.

Le Policier rencontra enfin Antonio Volture, qui était un enquêteur de la Brigade de Recherches. Le gabelou essaya de paraître sympathique en souriant, mais cette grimace inhabituelle révélait ses dents pointues et l'apparentait à un requin affamé qui s'apprête à dévorer son interlocuteur : «

—Monsieur Blondin, on vous a signalé au service comme étant susceptible de receler des avoirs importants et illicites. Vous avez gagné une somme importante au casino, ce qui pourrait être une façon de blanchir des espèces d'origine douteuse. Puis vous avez employé cette somme en partie à éponger des dettes, en partie à vous payer un petit voyage au Portugal, mais durant lequel vous n'avez strictement rien dépensé de votre compte en banque, hormis pour les billets d'avion. Comment expliquez vous cela ?

—Je suis très sympathique et je me suis fait des amis portugais, qui m'ont invité chez eux pour le gîte et le couvert. C'est pour cela que je n'ai rien dépensé sur place, heureusement d'ailleurs. Mais l'amitié portugaise est tout simplement extraordinaire, si vous saviez comme ces gens sont chaleureux et accueillants ! Mais vous ne pouvez pas savoir bien sûr, vous êtes des gens différents aux impôts n'est-ce-pas ? Vous payez tout rubis sur l'ongle, par peur de frauder. D'un côté je trouve cela admirable, mais pour ma part je préfère avoir des amis que de rester dans mon coin, suspectant tout le monde, aigri et méchant.

—Vous me traitez de personne aigrie et méchante ?

—Non bien sûr, je ne parle pas pour vous, je disais juste que je n'ai rien payé au Portugal parce que des amis sur place m'ont invité, voilà.

—Vous pouvez me donner les noms et adresses de ces amis ? C'est pour vérifier.

—Je ne crois pas que j'ai envie de vous donner leurs noms, je n'aime pas trop dénoncer les gens aux impôts, c'est une question de tradition familiale vous savez, une sorte de phobie fiscale. Et puis dénoncer c'est pas mon truc, nous sommes à Moulins, pas à Vichy que diable ! Oui je crois que c'est ça dont je suis atteint : une phobie fiscale, c'est comme une allergie vous voyez ?

—Je vois bien, oui ! Je rencontre souvent des gens qui en sont atteints, mais je les soigne, particulièrement ceux qui se moquent de moi.

—Je ne me moque pas de vous, ou alors c'est à vous de le prouver. Je suis allé au Portugal, point barre. Je n'ai pas à vous dire comment j'ai vécu en pays étranger.

—D'accord, alors sachez que vous ne pourrez pas renouveler votre petit exploit au casino, vous êtes dans le collimateur mon vieux.

—Et pourquoi ça ? Ne me dites pas que vous tenez le même discours à tous ceux qui ont gagné au casino ou qui vont en vacances au Portugal ?

—Nous avons un signalement de Monsieur le Procureur de la République qui nous indique que vous êtes susceptible d'avoir détourné une forte somme d'argent. Si nous le prouvons, non seulement vous serez redressé sur cette somme, mais vous devrez rendre des comptes à la Justice, pensez-y !

—Donc non seulement la Justice me réclamera de l'argent, mais en plus je serai imposé sur cet argent ?

—Oui, c'est ça ! Alors, vous avez détourné combien ? Si vous avouez tout, nous serons cléments et vous n'aurez peut-être pas beaucoup de pénalités.

—Rien, je n'ai rien détourné. J'ai vécu de la charité publique au Portugal, la mendicité marche très bien là-bas avec tous ces touristes. Je me suis assis par terre en me plaignant des impôts français et tous les passants m'ont jeté de l'argent avec une mimique de compréhension. Les impôts français sont réputés dans le monde entier.

—Pourquoi vous me prenez pour un imbécile ? Je me demande bien pourquoi tous les gens que je reçois me prennent pour un con !

—Peut-être parce qu'il trouvent un terrain favorable ?

—Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

—Rien que vous ne sachiez déjà ! C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

—Pour le moment oui, mais je vous ai à l'œil et on verra bien qui rira à la fin. Au revoir, à bientôt certainement monsieur Blondin, au plaisir.

—Je ne crois pas que je vais employer la même formule, disons au revoir simplement monsieur Volture !»

Blondin sortit du bâtiment inquiet et déprimé, mais la vue de son copain Nanard lui rendit le sourire, car ce dernier lui faisait bon accueil lui aussi et était manifestement content de le voir, malgré le lieu peu accueillant et la sinistre administration qui régnait à proximité. Les deux amis décidèrent d'aller au centre ville d'Yzeure pour boire le verre de l'amitié, mais en s'éloignant un peu, la proximité de l'administration la plus malveillante qui soit risquant de leur gâcher la joie de leurs retrouvailles.